

Communiqué de presse

KLAUS RINKE

solar, acqua, tempus jusqu'au 18 novembre 2001

Artiste très actif de la scène internationale des années 70, côtoyant et traversant les grands mouvements radicaux tels que l'Art corporel, le Land Art ou l'Art conceptuel, sans jamais réduire son travail à une seule de ces problématiques, Klaus Rinke, à côté d'une pratique régulière du dessin et de la peinture, a développé une œuvre de sculpteur au sens large du terme par des moyens esthétiques aux frontières de l'art et de la science dans le but de susciter une prise de conscience des données essentielles de l'expérience : temps, espace, gravitation.

A l'aide de dispositifs élémentaires, où l'eau et le métal occupent une place prépondérante, il cherche à comprendre l'univers dans sa dimension physique et matérielle et pose ainsi les jalons d'une réflexion métaphysique.

L'exposition de Saint-Nazaire présente un parcours inédit dans l'œuvre de l'artiste articulé autour de trois thèmes récurrents de la pensée "rinkienne" : le soleil, l'eau, le temps.

Klaus Rinke a conçu l'exposition du Grand Café comme un laboratoire de la pensée en action. Les espaces qu'il propose sont à mi-chemin entre l'atelier et l'espace mental où s'élabore le travail. Des éléments divers, œuvres, projets ou traces, d'époques différentes (de 1970 à aujourd'hui) se côtoient. A l'instar de l'eau, symbole de régénérescence, l'artiste puise et re-puise sans cesse dans son travail, déplace et réactive les postulats fondamentaux de son œuvre pour finalement jeter un doute sur la vérité de l'œuvre.

L'exposition de Klaus Rinke n'est pas une rétrospective. Elle montre un artiste vivant qui s'interroge sur la relation de ses œuvres au temps (celles-ci étant simultanément en prise avec l'histoire et l'actualité). On y découvre entre autre un travail photographique inédit de mise en abîme de son œuvre, reposant du même coup la question de la place du documentaire dans l'art. Mais n'était-ce pas déjà le cas, il y a de cela 30 ans, lorsque Klaus Rinke, aux côtés des Becher et de Jan Dibbets introduisait une nouvelle pratique photographique dans l'art ?

Une édition paraîtra sur l'artiste au Printemps 2002.

Dans l'entrée du centre d'art, la photographie *Autour de moi*, (1975) condense en une seule action l'ensemble de la problématique de l'artiste. Marcher le long d'une ligne tracée au sol en essayant de faire de cercles avec de l'eau au tour de soi, dit tout du lien entre le corps, l'espace, la gravité, le temps et l'action.

Grande salle – rez-de-chaussée

Klaus Rinke est internationalement connu comme étant « l'artiste de l'eau ». A partir de 1969 elle va devenir la matière première de son travail de sculpteur.

Les œuvres rassemblées dans cet espace sont toutes en inox, métal qui renvoie la lumière (contrairement à d'autres œuvres faites en acier galvanisé qui absorbe la lumière), mais aussi matière qui renvoie à l'artiste lui-même à son histoire, celle de la Ruhr industrielle. L'objet qui contient l'eau : seau, bidon, pot, louche, table ou simple tuyau, s'il est banal et domestique installe une véritable poésie de l'eau.

L'eau irrigue tout l'espace d'exposition, épouse les formes des objets qu'elle rencontre et traverse : cuves, rideaux, table. Elle fait du lieu d'exposition un lieu de transit où cohabitent deux types d'énergie propre à l'eau : le flux et l'inertie.

Ainsi *la Balance* (1980) où 25 seaux remplis d'eau maintiennent en équilibre sur un seul tréteau une planche de 9,50 m de long. Dans l'espace central, Klaus Rinke a conçu un *Triptyque* : trois grandes sculptures, précédemment installées dans un lac, sont immergées dans des cylindres transparents. Ces sortes de bassins de décantation dévoilent le travail et le temps de la matière, celle de ces sculptures que l'on dirait d'un temps primitif.

Il y a aussi la *Table de l'eau* (1981) où un fil à plomb désigne le centre de gravité d'un plan d'eau, qui se donne à l'œil comme une surface parfaitement immobile. Seul un son sourd, tel une respiration régulière, nous renvoie au spectacle en temps réel d'un corps qui se vide et se remplit à l'infini.

Si le flux de l'élément liquide renvoie naturellement à un ordre cyclique de l'univers, la force d'inertie de l'eau travaille différemment l'idée du Temps. L'installation *Le Flux du temps – Relativité : Contenant = Longueur = Durée* (à droite en entrant) résulte d'une performance réalisée en 1971 à Baden-Baden durant laquelle l'artiste, accompagné du mouvement immuable d'une horloge, redistribue la quantité d'eau contenue dans un grand bidon dans une multitude de petits contenants. Ce qui intéresse l'artiste est la tension qui se crée entre le temps et l'action.

Ce déplacement tout simple d'un contenant à un autre, modifie la présence de la matière, la perception que nous en avons. Stagnante, elle ne donne pas moins le sentiment d'une énergie, d'une latence qui condense la mémoire de son origine et le potentiel d'une transformation possible.

Energie encore, avec l'œuvre *La Planche* (1982) qui garde et diffuse dans l'espace l'énergie de la pression qu'elle aura reçue, même après le départ du visiteur.

Le corps est donc partout présent d'une manière ou d'une autre. Rien d'étonnant donc que la pratique de la sculpture pour Klaus Rinke soit toujours passée par des performances comme cette action directement inscrite dans le paysage en 1972 à San Francisco (deux montages photographiques) où l'artiste devant l'océan et avec son corps éprouve les points cardinaux. Cette pratique est aussi liée à la collecte, comme dans *Les Sept mers* (1982 –87) (collection du Fonds national d'art contemporain). Sept bidons scellés qui renferment l'eau de chacune des quatre mers et des trois océans du monde : mer du Nord, mer Noire, mer Baltique, mer Méditerranée, l'océan Atlantique, Pacifique et Indien. Eaux que l'artiste est allé chercher lui-même, remplissant les bidons à la louche, comme s'il voulait faire sien l'immensité du monde.

Petite salle – rez-de-chaussée

A côté d'une pratique conceptuelle de la photographie liée à la performance dans les années 70, Klaus Rinke a toujours réalisé des photographies liées à des moments vécus, des sensations ressenties devant des effets de matière et de couleur (un bleu incroyable de la mer par exemple), des visions qui confinent à l'abstraction et qui rappellent les premières peintures de l'artiste.

Dans un coin de la pièce, Klaus Rinke a installé une paire de bottes en caoutchouc noir lestées au sol par l'eau qui leur donne forme. Matérialisation de sensations laissées par le lieu et la ville, *Dépression atlantique* invite le spectateur à une méditation poétique.

A l'étage

La salle sur le **Temps** rassemble des maquettes de projets pour l'espace public et des photographies d'œuvres réalisées en situation d'exposition ou dans la ville.

L'horloge est une figure qui traverse tout le travail de Klaus Rinke. Il s'agit d'une horloge de gare des années 30, rappel de l'enfance d'après-guerre de l'artiste. De taille variable, elle est une figure générique du Temps, de tous les Temps, celui de la Relativité et de la science (Einstein ! Quand Baden-Baden s'arrête t-il à ce train ? montre une horloge sur des rails de chemin de fer), celui de l'histoire personnelle de l'artiste (la photographie *Wattenscheid* est un autoportrait), mais aussi celui de l'Histoire, notamment de l'Allemagne.

La maquette des horloges en cercle avec des aiguilles est un projet conçu pour la place qui se trouve devant l'Opéra de Bonn. Au moment du démarrage de sa réalisation, le mur de Berlin tombe et l'Allemagne réunifiée décide que Berlin sera de nouveau sa capitale. Le projet est alors abandonné.

La grande maquette est un projet pour le centre ville de Cologne, ville proche de Düsseldorf dans laquelle Klaus Rinke a réalisé un champ de 24 horloges photographiées par l'artiste de jour et de nuit. Ces horloges sont réglées sur la même heure qui s'affiche des deux côtés du cadran. Dans les deux cas, la multiplication de l'objet met le spectateur face à un sentiment très fort d'écoulement inexorable du temps. Le dispositif spatial des horloges de Düsseldorf place le spectateur où qu'il se trouve face à la vision du temps et le questionne sur la place qu'il entend y tenir.

L'horloge principale posée au sol au fond de la salle grossit la relativité de la perception du temps : 60 scansions rapides pour l'aiguille des secondes, une scansion lente pour celle des minutes.

L'horloge est partout présente dans les photographies. Celles-ci sont bien plus que des traces, elles mettent en abîme le propre travail de l'artiste et rappellent ainsi combien la photographie a toujours été présente dans la démarche de Klaus Rinke : il est en effet le premier artiste européen avec Jan Dibbets et Bernd & Illia Becher à avoir utilisé « la photographie objective » dans l'art.

La salle jaune est dédiée au **Soleil**. Le jaune est la couleur de l'énergie. Elle apparaît dans les premières peintures abstraites de l'artiste des années 60 faites à Reims (à l'entrée de la salle où l'artiste pose en compagnie d'un mannequin) et réapparaît dans les dessins des années 80 (avec pierre et tambour indien), lorsque Klaus Rinke découvre le Pacifique, après un long séjour en Australie et sur la côte Ouest des Etats Unis où il s'installe.

L'installation principale rassemble la première sculpture de Klaus Rinke (un totem jeune sur lequel s'enroule un tuyau, accompagné d'une paire de bottes) mise sous plexiglas, sa représentation photographique avec deux lumières différentes et un matelas autrefois rempli d'eau sur lequel le public était invité à marcher et à perdre pied à l'occasion d'une performance réalisée à Baden-Baden en 1969.

Là encore, l'artiste réactive des œuvres anciennes, malmène les traces de l'Histoire, celle écrite par lui il y a 30 ans, pour proposer une installation qui de façon magistrale, nous fait douter de la vérité de l'œuvre, de son sens absolu et de sa matérialité.